

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LE CHANT DE L'OCÉAN

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Astrid – La Reine bien-aimée

MARIE-BERNADETTE DUPUY

LE CHANT DE L'OCÉAN

Volume 1



© Les éditions JCL inc., 2004.

© Presses de la Cité, un département Place
des éditeurs, 2007.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0635-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*Je te dédie ce livre, à toi, mon cher
papa, le « sage » de notre famille.
Toi que j'aimais tant, tu m'as quittée
comme une colombe s'envole
vers l'immensité du ciel.
Ces pages sont tissées de tes souvenirs,
de ces lieux chers à ton cœur, le petit
port du Chapus, les rivages atlantiques
et ces hautes montagnes des Pyrénées.
Autant de beaux décors où tu
nous as souvent emmenées, ma
chère maman et moi-même.
À présent, c'est Violaine qui s'y promène...*

PROLOGUE

D'un bout à l'autre de l'horizon, la mer est en furie, immense et déchaînée ! Elle rugit, comme prise de rage contre les hommes qui peuplent ses rivages.

Par attaques ininterrompues, elle envoie ses vagues impétueuses contre les rochers, où leur eau verte se brise en mille éclaboussures, comme des tentacules prêts à capturer la moindre créature qui s'approcherait.

Seuls, sur une étroite jetée d'anciens pavés, deux enfants, innocents et apeurés, contemplent le cœur serré la mer en colère, sans pouvoir deviner le grand péril qui les menace.

Ce face-à-face dérisoire n'a pas de témoin, hélas, car un drame va se jouer...

1

LA CHANSON DE L'OCÉAN

*Bourcefranc, pointe du Chapus,
septembre 1928*

– Violaine ! Plus vite ! Cours ! s'égosilla François qui tenait la fillette par la main.

Les deux gamins, âgés de six ans, avaient déjà de l'eau jusqu'à la taille. Les vagues les cernaient, celles de la marée montante, la plus forte du mois.

– La mer est méchante, aujourd'hui ! gémit la petite, secouée de gros sanglots d'angoisse.

François tentait de rejoindre le passage empierré reliant le fort Louvois à la pointe du Chapus, leur village. Il leur restait plusieurs mètres à parcourir. L'Océan déchaîné, furieux et grondeur, les distançait. Les enfants luttèrent contre la force du courant, ralentis-

sant au fur et à mesure que l'eau montait. Soudain déferla une lame puissante, plus haute et plus profonde que les précédentes. Dans un remous éclaboussant, elle renversa le garçon. Malgré ses efforts désespérés, il lâcha la main de la fillette. Celle-ci fut aussitôt submergée par une masse d'eau mêlée d'algues brunes.

– Violaine ! hurla François.

Il avait réussi à se remettre debout, et, suffoquant, ses cheveux noirs ruisselant, il regardait autour de lui, cherchant la moindre trace de Violaine à la surface de l'eau. Un instant, il crut voir s'agiter sa robe jaune, la tache de ses longs cheveux blond roux... Puis, plus rien. L'Océan victorieux avait emporté la fillette au sein de ses ténèbres vertes.

La mer, si familière pour les enfants du Chapus, était devenue un monde effrayant dans lequel Violaine se débattait, ballottée sur un lit de sable et de galets. Elle se sentait emportée vers le large. Ses grands yeux bleus fermés, le souffle coupé, l'enfant gar-

dait la bouche close, sachant, comme bien des gosses du bord de mer, qu'il ne fallait pas avaler d'eau.

Mais l'affolement, la peur panique de mourir vinrent à bout de son courage. Elle n'avait qu'un cri au bord des lèvres : « Maman ! » qu'elle ne put retenir davantage. Aussitôt, un liquide salé, amer, lui emplit les poumons, tandis que des courants violents la roulaient et la retournaient, poussant son corps menu vers les rochers du fort Louvois. François avait enfin atteint la chaussée pavée, vieille de plusieurs siècles. Des vagues s'y abattaient violemment, mais sans réussir à gêner la course éperdue du petit qui, désespéré, cherchait à rejoindre ses sœurs. Il agitait les bras, essayant d'attirer leur attention, et criait de toutes ses forces :

– Au secours, au secours ! Mariette ! Nicole !

Des larmes de détresse coulaient sur ses joues. Fils de pêcheur, élevé à quelques dizaines de mètres de l'Océan, François avait

écouté à la veillée tant de récits de noyades qu'il pensait Violaine perdue à jamais. Son cœur si jeune n'avait pas encore connu de vrai chagrin et cette douleur intolérable le dominait tout entier. Ne plus voir Violaine, ne plus jouer avec elle... Il l'aimait tant ! Sa mère, Guillemette, lui avait raconté qu'elle avait nourri la fillette au sein, en même temps que lui. Elle lui répétait souvent :

« C'est ta sœur de lait, François ! Tu dois bien veiller sur elle, la protéger... »

Mais, cette fois, il n'avait pas pu défendre Violaine. L'Océan en furie avait été plus rapide et tellement puissant ! Alors, sans force, il courait, trébuchait, reprenait sa course folle, appelant encore et encore... Tout était de sa faute ! C'était lui qui avait entraîné Violaine aussi loin, presque vers le bord du coureau d'Oléron¹, là où les bateaux, pinasses et petits vapeurs circulaient sur un haut-fond, même à marée basse.

1. Chenal navigable entre les hauts-fonds.

Deux adolescentes surgirent, lui barrant la route. Mariette et Nicole, ses sœurs aînées, les joues rouges et le souffle court, le saisirent chacune par un bras.

– Où est Violaine ? On vous a vus, là-bas ! La petite a disparu ? C'est ça, François ? Parle, bon sang ! cria Nicole.

– François ! bredouilla Mariette. Montre-nous où elle a coulé ! Vite, je t'en prie !

Le garçonnet se mit à sangloter, incapable d'articuler un seul mot. Tremblant, il tendit un doigt vers l'étendue verte et brune, agitée de grosses vagues.

– Sainte Vierge Marie ! marmonna Nicole. Elle va se noyer... Il faut la retrouver ! Mariette, va prévenir ses parents... et maman ! C'est notre faute aussi, on devait surveiller les petits... Maman ne nous le pardonnera jamais et Gabrielle... mon Dieu, je n'oserai plus la regarder en face de ma vie !

– J'y vais ! balbutia Mariette qui pleurait aussi fort que son frère. Toi, François, pré-

viens les gars du port, qu'ils mettent une pinasse à l'eau.

Violaine ne savait pas comment elle avait pu remonter à la surface. Cela n'avait duré qu'une poignée de secondes, sans doute, mais elle avait réussi à aspirer une bouffée d'air avant de couler à nouveau. Durant les quelques instants hors de l'eau, la fillette avait cru entendre quelque chose, comme un cri plaintif, mais la mer l'avait aussitôt reprise et ne la laisserait plus lui échapper. L'enfant luttait encore, revoyant en un éclair le joli visage de sa maman, le sourire de son père... Sa dernière pensée, tandis qu'elle sombrait dans un monde obscur, fut pour l'Océan. Elle le prenait pour son grand ami, avant... Elle aimait le contempler, perchée sur les épaules de son père lors de leurs promenades. Chaque jour avec François, elle ne craignait pas de patauger dans ses larges flaques où ils s'amusaient à pêcher des crevettes. Une douleur à la jambe ranima

Violaine. Puis ce fut son épaule que des dents mordillaient. Quelque chose l'entraînait. La fillette s'abandonna.

Un instant plus tard, le vent lui caressa le visage et elle put à nouveau respirer l'air frais du large. Ouvrant alors les yeux, elle vit le ciel d'un gris bleuté, les mouettes qui volaient, la tour du fort Louvois.

– Maman ! gémit-elle faiblement. Maman, viens vite.

Violaine devina qui était là, et pourquoi elle restait la tête hors de l'eau. Tout près de sa joue, elle apercevait une forme blanche, des poils mouillés.

– Vénus ! Ma bonne Vénus... bredouillait-elle.

La chienne n'avait pas la force de ramener l'enfant vers la côte, mais elle la tenait fermement par le col de sa veste et, frénétiquement, battait des pattes pour ne pas couler avec la petite.

– Un bateau... murmura Violaine en levant un bras.

Un attroupement s'était formé à la pointe du Chapus, à l'endroit où la chaussée de pierre disparaissait sous les assauts de la marée. Gabrielle, la mère de Violaine, une grande et fine jeune femme brune, au profond regard vert d'ordinaire plein de douceur, écrasait sa bouche d'un poing crispé pour étouffer un hurlement de détresse. Elle n'avait que cette enfant et, à vingt-cinq ans, n'en voulait pas d'autre. Alors, la perdre ainsi ! C'était si épouvantable qu'elle aurait pu se jeter à la mer aussitôt, et y mourir aussi.

Près d'elle, Guillemette, qui connaissait bien Gabrielle, la soutenait d'une poigne ferme tout en guettant la surface de l'Océan. D'épais cheveux noirs retenus par un foulard rouge, des yeux sombres, brillants d'une terreur rageuse, c'était une jolie femme de taille moyenne, robuste et très vive. Ses filles, Mariette et Nicole, tentaient de consoler le malheureux François, toujours en larmes.

Guillemette avait trente-cinq ans et six enfants, ce qui suscitait l'admiration du vil-